

# DIARIO DEL GOBIERNO

DE CATALUÑA Y BARCELONA,

DEL DOMINGO 14 DE NOVIEMBRE DE 1813.

*El Patrocinio de Ntra Señora. = Las Q. H. están en la Iglesia Parroquial de Ntra Sra del Pino; se reserva á las 3 de la tarde.*

## EMPIRE FRANÇAIS.

Paris, 30 octobre.

( Suite d'hier. )

Mais ce mouvement n'était pas sans difficulté. De Leipsic à Lindenau il y a un défilé de deux lieues, traversé par cinq ou six ponts. On proposa de mettre 6000 hommes et 60 pièces de canon dans la ville de Leipsick, qui a des remparts, d'occuper cette ville comme tête de défilé, et d'incendier ses vastes faubourgs, afin d'empêcher l'ennemi de s'y loger, et de donner jeu à notre artillerie placée sur les remparts.

Quelque odieuse que fût la trahison de l'armée saxonne, l'Empereur ne put se résoudre à détruire une des belles villes d'Allemagne, à la livrer à tous les genres de désordre insupportables d'une telle défense, et cela sous les yeux du roi, qui, depuis Dresde, avait voulu accompagner l'Empereur, et qui était si vivement affligé de la conduite de son armée. L'Empereur aimait mieux s'exposer à perdre quelques centaines de voitures que d'adopter ce parti barbare.

À la pointe du jour, tous les parcs, les bagages, toute l'artillerie, la cavalerie, la garde et les deux tiers de l'armée avaient passé le défilé.

Le duc de Tarente et le prince Poniatovski furent chargés de garder les faubourgs, de les défendre assez de temps pour laisser tout déboucher, et d'exécuter eux-mêmes le passage du défilé vers onze heures.

Le magistrat de Leipsick envoya, à six heures du matin, une députation au prince de Schwarzenberg pour lui demander de ne pas rendre la ville le théâtre d'un combat qui entraînerait sa ruine.

À neuf heures, l'Empereur monta à cheval, entra dans Leipsick et alla voir le roi. Il a laissé ce prince maître de faire ce qu'il voudrait, et de ne pas quitter ses états, en les laissant exposés à cet esprit de sédition qu'on avait fomenté parmi les soldats.

Un bataillon saxon avait été formé à Dresde et joint à la jeune garde. L'Empereur le fit ranger à Leipsick devant le palais du roi, pour

## IMPERIO FRANCES.

PARIS 30 de octubre.

( Continuacion de Ayer. )

Peró este movimiento no dexaba de tener sus dificultades. De Leipsic à Lindenau hay un desfiladero de dos leguas, atravesado por cinco ó seis puentes. Propúsose poner 6000 hombres y 60 piezas de cañon en la ciudad de Leipsic, la qual tiene murallas, ocupar esta ciudad como frente del desfiladero, é incendiar sus vastos arrabales, á fin de impedir que el enemigo se alojase en ellos, y dar fuego á nuestra artillería, colocada en las murallas.

A pesar de lo odioso que fué la traición del ejército saxon, el Emperador no pudo resolverse á destruir una de las bellas ciudades de Alemania, de entregarla á toda suerte de desorden inseparable de una defensa de aquella naturaleza, y esto á los ojos del rey, el qual desde Dresde habia querido acompañar al Emperador, y se hallaba tan sumamente affligido por la conducta de su ejército.

El Emperador prefirió exponerse á perder algunos centenares de carros, que adoptar ese partido bárbaro.

A punta de día habian pasado el desfiladero todos los parques, bagages, artillería, caballería, la guardia, y dos terceras partes del ejército. El duque de Tarento, y el príncipe Poniatovski quedaron encargados de guardar los arrabales, defenderlos bastante tiempo, para dexarlo desfilarse todo y executar tambien ellos el paso del desfiladero á las once.

El magistrado de Leipsic envió una diputacion al príncipe de Schwarzenberg, para pedirle que no hiciese teatro de un combate á la ciudad de Leipsic, pues esto acarrearía su ruina.

A las nueve el Emperador subió á caballo, entró en Leipsic, y fué á ver al rey. Le dexó la libertad de hacer lo que quisiese, y de no abandonar sus estados, dexándolos expuestos á ese espíritu de sedición, que se habia fomentado entre la tropa.

En Dresde se habia formado un batallon saxon, y se habia juntado á la guardia nueva. El Emperador lo hizo alilar en Leipsic, delante del

lui servir de garde, et pour le mettre à l'abri du premier mouvement de l'ennemi.

Une demi-heure après, l'Empereur se rendit à Lindenau pour y attendre l'évacuation de Leipsick, et voir les dernières troupes passer les ponts avant de se mettre en marche.

Cependant l'ennemi ne tarda pas à apprendre que la plus grande partie de l'armée avait évacué Leipsick, et qu'il n'y restait qu'une forte arrière-garde. Il attaqua vivement le duc de Tarente et le prince Poniatowski; il fut plusieurs fois repoussé; et tout en défendant les faubourgs, notre arrière-garde opéra sa retraite.

Mais les saxons restés dans la ville tirèrent sur nos troupes de dessus les ramparts; ce qui obligea d'accélérer la retraite et mit un peu de désordre.

L'Empereur avait ordonné au génie de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipsick et Lindenau, afin de le faire sauter au dernier moment, de retarder ainsi la marche de l'ennemi, et de laisser le temps aux bagages de filer. Le général Duloy avait chargé le colonel Montfort de cette opération: ce colonel, au lieu de rester sur les lieux pour la diriger et pour donner le signal, ordonna à un caporal et à quatre sapeurs de faire sauter le pont aussitôt que l'ennemi se présenterait.

Le caporal, homme sans intelligence, et comprenant mal sa mission, entendant les premiers coups de fusil tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses, et fit sauter le pont: une partie de l'armée étoit encore de l'autre côté avec un parc de 60 bouches à feu et de quelques centaines de voitures.

La tête de cette partie de l'armée, qui arrivoit au pont, le voyant sauter, crut qu'il étoit au pouvoir de l'ennemi. Un cri d'épouvante se propagea de rang en rang: l'ennemi est sur nos derrières, et les ponts sont coupés! Ces malheureux se débâtèrent, et cherchèrent à se sauver. Le duc de Tarente passa la rivière à la nage; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le prince Poniatowski, monté sur un cheval fougueux, s'élança dans l'eau, et n'a plus reparu. L'Empereur n'apprit ce désastre que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier; aucun même n'eut été possible. Le colonel Montfort et le caporal de sapeurs sont traduits à un conseil de guerre.

On ne peut encore évaluer les pertes occasionnées par ce malheureux événement; mais on les porte, par approximation, à 12,000 hommes et à plusieurs centaines de voitures. Les désordres qu'il a portés dans l'armée ont changé la situation des choses. L'armée n'avoit pu, comme elle arrivoit, comme y arriveroit une armée battue. Il est impossible de peindre les regrets que l'armée a donnés au prince Poniatowski, au comte Lauriston, et à tous les braves qui ont péri par la suite de ce funeste événement.

On n'a pas de nouvelles du général Reynier; on ignore s'il a été pris ou tué. On se

palacio del rey, para que le sirviese de guardia, y le pudiese al abrigo del primer movimiento del enemigo.

Al cabo de media hora el Emperador se fué á Lindenau, para aguardar allí la evacuacion de Leipsic, y ver pasar los puentes á las últimas tropas, antes de ponerse en marcha.

Entre tanto el enemigo no tardó en saber que la mayor parte del ejército había evacuado Leipsic, y que no quedaba allí mas que una fuerte retaguardia. Acometió vivamente al duque de Tarento, y al príncipe Poniatowski: fué varias veces rechazado, y nuestra retaguardia executó su retirada, defendiendo los arrabales. Pero los cañones que habían quedado en la ciudad, dispararon sobre nuestras tropas por detrás de los muros, lo que obligó á acelerar la retirada, y puso algun desorden.

El Emperador había mandado á los ingenieros, que se minase el gran puente que se halla entre Leipsic, y Lindenau, á fin de volarlo al último momento; retardar así la marcha del enemigo, y dar tiempo á los bagages para destilar. El general Duloy había encargado esta operacion al coronel Montfort.

Este coronel en vez de quedarse en el sitio, para dar la señal, mandó á un cabo y á quatro zapadores que hiciesen saltar el puente, así que se presentase el enemigo.

El cabo, hombre sin inteligencia, comprendió mal su comision, y oyendo los primeros fusilazos que se tiraron de los muros de la ciudad, pegó fuego á las minas. É hizo saltar el puente: parte del ejército se hallaba aun en el otro lado, con un parque de 60 bocas de fuego y algunos centenares de carros.

Viendo el frente de esta parte de ejército que el puente á donde llegaba, estaba volando, creyó que el enemigo lo ocupaba. Un espantoso grito se propagó de fila en fila: *el enemigo está á nuestras espaldas, y los puentes son cortados*. Los oficiales se desordenaron, y procuraron salvarse. El duque de Tarento pasó el río á nado. Menos feliz el general Lauriston se ahogó. El príncipe Poniatowski, montado en un caballo fogoso, se echó al agua, y no ha vuelto á parecer. El Emperador supo este desastre, quando no había ya tiempo para remediarlo; ni hubiera tampoco sido esto posible. El coronel Montfort, y el cabo de zapadores han sido puestos en consejo de guerra. Todavía no se pueden fixar las pérdidas ocasionadas por este acontecimiento desgraciado. Se juzga por aproximacion que serán de unos 12,000 hombres, con varios centenares de carruages. Los desórdenes que han causado al ejército, han mudado la situacion de las cosas. El ejército no puede victorioso, llegar á Erfurt, como llegaría un ejército batido. Es imposible pintar lo que el ejército ha sentido la perdida del príncipe Poniatowski, y conde de Lauriston, y de todos los valientes que han perdido de resultas de este funesto acontecimiento.

No se han tenido noticias del general Reynier; se ignora si ha sido prisionero, o muerto

figurera fácilmente la profunda dolor de l'Empereur, qui voit, par un oubli de ses prudentes dispositions, s'évanouir les résultats de tant de fatigues et de travaux.

Le 19, l'Empereur a couché à Markransteden: le duc de Reggio étoit resté à Lindenau.

Le 20, l'Empereur a passé la Saale à Weissenfels.

Le 21, l'armée a passé l'Unstrut à Freybourg; le général Bertrand a pris position sur les hauteurs de Coesen.

Le 22, l'Empereur a couché au village d'Ollendorf.

Le 23, il est arrivé à Erfurt.

L'ennemi, qui avoit été consterné des batailles du 16 et du 18, a repris, par le désastre du 19, du courage et l'ascendant de la victoire. L'armée française, après de si brillants succès, a perdu son attitude victorieuse.

Nous avons trouvé à Erfurt, en vivres, munitions, habits, souliers, tout ce dont l'armée pouvoit avoir besoin.

L'état-major publiera les rapports des différents chefs d'armée sur les officiers qui se sont distingués dans les grandes journées de Wachau et de Leipsick.

(Journal de l'Empire.)

Se figurará fácilmente el profundo sentimiento del Emperador, que por un olvido de sus prudentes disposiciones ve desvanecerse las resultas de tantas fatigas y trabajos.

El 19 el Emperador pernoctó en Markransteden, el duque de Regio se había quedado en Lindenau.

El día 20 el Emperador pasó el Saale en Weissenfels.

El 21 el ejército pasó el Unstrut en Freyburgo; el general Bertrand ha tomado posición en las alturas de Coesen.

El Emperador pernoctó el 22 en el pueblo de Ollendorf.

El 23 llegó á Erfurt.

El enemigo que había quedado consternado por las batallas del 16 y del 18, ha recobrado aliento y el ascendiente de la victoria con el desastre del 19. El ejército francés después de unos sucesos tan brillantes ha perdido su actividad victoriosa.

Hemos hallado en Erfurt en viveres, municiones, vestuario, y zapatos quanto el ejército puede necesitar.

El Estado mayor publicará los partes de los diferentes gefes de ejército sobre los oficiales que se han distinguido en la grandes jornadas de Wachau, y Leipsic.

(Diario del Imperio.)

## CATALUÑA.

Barcelona 9 de noviembre.

(Artículo comunicado)

Sr. Redactor del diario. Muy Sr. mio: Ha llegado á mis manos una porción de números del periódico que se publica en Cadiz con el título de *Redactor general*. Como me hallo con muy poco que hacer, y miro los toros desde la barrera tengo gran gusto en leer quarktos papeles públicos salen á luz, particularmente sobre noticias. Es verdad que las calamidades y desordenes inseparables de toda guerra, sea entre las naciones que fuere, estremecen bastante mi corazón, que es por naturaleza muy apocado, y no se si me diga que de alfenique; pero como por otra parte no es mia la culpa de quanto pasa en el día, procuro mantenerme en la clase de espectador, y no me meto en partidos. Mire usted: á mi lo mismo se me da ocho que ochenta; y tanto me hace que pierdan los franceses como que venzan y posean la Cataluña. Entienda usted, que no conozco mas patria que esta provincia, que no he visto mas tierras que las que hay en ella, no tengo bienes, amigos, conocidos, parientes, ni adherientes sino en ella: con lo que en ella tengo solamente puesta mi afición, de tal manera que habiendome decidido definitivamente á no ausentarme jamas de este país, puedo asegurar que seré siempre del partido del que le posca, y que no reconoceré mas soberano para mí en

el mundo, que el que sea dueño de las capitales y fuertes del suelo Catalan.

Bajo este supuesto, no podra usted dexar de darse por convencido de que soy enteramente imparcial en los asuntos; y como quien dice *more de paz*. No sucede lo mismo con ciertos amigos míos, que vienen todos los días á darme conversacion en mi casa, pues una eterna gota, que se ha empeñado en no abandonarme, me tiene enteramente prohibido el que yo vaya á la de ellos. Estos son el Maestro de escuela, el Escribano, y el Sacristan de mi pueblo. El primero, parece que ha leído muchos libros latinos y franceses, y es enteramente del partido de los individuos de esta ultima nacion. Para él todos los franceses son sabios, todos valientes, todos astutos, todos hábiles para la guerra, y apostará las dos orejas sobre que ninguna nacion podrá quitarles jamas la primacia de Europa.

No así el Escribano, que habiendo sido hecho prisionero por los ingleses, en un viaje de mar que hizo á Roma en su juventud, quando acompañó á un hermano canónigo, que tenia en Aragón ciertos derechos eclesiásticos, habla siempre de Inglaterra, y está con un parlamento, y su camara de los comunes, defendiendo que no hay cosa mas linda que aquella isla, desde Tetuan á Filipinas. El Sacristan no aprecia en nada á los ingleses, porque dice que son tenebrosos, ni creen en el papa, ni dan empleos públicos á los Católicos romanos; pero tampoco puede ver á los franceses, porque dice que



aunque su nación ha producido muchos santos, no se crea ella ahora en brujas ni duendes, como en mi pueblo, donde el tal Sacristán tiene que trabajar á menudo por motivo de tales ason- ganos, que abundan como abejas en colmenas.

Es el caso que los tres acudieron á en, con la de costumbre, á mi casa, y habiéndole pre- sentado la porción de Redactores-generales, que le tengo insinuada, se acordó una algarada de mil diantres, de modo que se entenderían mar en la viehosa torre de Babe.

¡Quanto se dispuso! Quanto se dijo! quanto salió por aquellas benditas bocas! Va se ve! El tal periódico comenzó una raita de cosas, que dan gusto de oírse, lo, que por fortuna gastó mucha tinta, haciendo que la contienda subiese á mayores, recogiendo tales números, y se los mandando de uno en uno, rogando que tubiesen la bondad de ser mas comedidos en las disputas, á que del contrario no contasen mas con ellos. El deseo de verlos y leerlos todos les contuvo un tanto, y aunque su leyenda ha suscitado y suscita muchas controversias, no por eso se llega á desacatos.

En el entretanto, cuando los tertulianos me dexan, es coger un pliego de papel, e ir extrayendo lo que ellos han hablado sobre el Redactor del día. Me hallo ya con algunos tro- zos hechos, y como veo que hay cosas que pueden servir de instrucción á muchos, y de conocimiento á todos, he creído que usted ten- dría mucho gusto en publicarlos.

A este fin se los irá remitiendo á medida que se vayan entretejiendo, y si usted cree que mere- can ser insertados, hagalo, y sino santas pas- cua.

Estaba por remitirlos al editor de la gaceta de Vique, porque ya le digo, que para mi lo

mismo me es usted que él, y él que usted; pero he recelado que usted se me oprimiera todo, como se había oprimido á parecerme me- nos imparcial que usted; y por eso lo que me ha inducido á enviárselos con poca frecuencia. Pero de esta hipótesis le advierto, que si observo que usted me corta, ó zanja, ó mado, ó varía al- guna cláusula, ya toque á él, ya toque á Diego, se concluyó el remitiéndole otros, y con esto albor y mandado.

De mi aposento en la villa de...

May 30 de octubre del año 13.

El Goto de la tertulia de los examinadores del Redactor-general Guditano

Nota.— Al Señor Gotoso se le ha dado la siguiente respuesta.

Muy Sr. mío: Al mismo tiempo que no puedo menos de halagar la cachaza, con que Vm. vive en estos arremolinados tiempos; tengo que tri- butarle infinitas gracias, por la preferencia que me ha dado sobre mi antagonista el de la gaceta. Espero que no desmereceré su confianza; pero ya que usted me ruega que no cerene, corte ni varie cosa alguna en sus escritos, es de mi obligación hacerle presente, que para que se haga así, tendrá usted que poner cuidado, en que no haya cláusulas denigrativas de sujetos determinados. Poco importa que se censuren, alar- den ó viuperen los hechos; pues siendo hechos, es de la historia y de los periódicos el cargo de analizarlos. Reyne en sus papeles la decencia, el gracia, y la verdad; y verá usted como no se le corta cosa alguna.

Soy de Vm. el redactor del Diario de Bar- celona.— YGUAL.

Segunda nota.— En efecto el Sr. Gotoso nos ha remitido ya algunos artículos que iremos in- sertando, sucesivamente.

## NOTICIAS PARTICULARES DE BARCELONA.

### Avisos.

— Se avisa al público que á las 12 de la mañana del día de 13 del que rige, frente la casa Loma, se procederá al remate de una chalupa, por medio del corredor Matarrodona, quien instruirá de las condiciones de dicha venta, la qual se hace por disposición del Tribunal de Co- mercio, previo el permiso del gobierno.

— Los días 15 del corriente y días siguientes se hará publica Almoneda de varios utensilios de fábrica en la casa n.º 7, calle del Recó Condal, de las 2 de la tarde hasta anochecer, por el corredor Matarrodona.

El 11 de los corrientes, sobre la plaza de Patricio se ha hallado un caballo. El propietario podrá presentarse á casa del Sr. Condage, estenquero de la calle de la Boqueria.

### Teatro.

La Sociedad de Opera Española representa hoy á las seis y media en punto, la comedia *La Real Junta de Armerías*, nueva, tradida de *la Varita de las Virtudes*, hayle Nadie se meta donde no le llamen, y Seguros.

En la Imprenta de J. B. ALZINA y P. BARRERA Impresores del Gobierno de Cataluña.